

nac, où nous couchons ; la mauvaise volonté du maître de poste nous forçant d'y passer la nuit.

*Lundi 3.*

Aventure à Saintes.

Nous ne pouvons nous remettre en route qu'à cinq heures du matin. La méchanceté du maître de poste, qui, non content de nous avoir retenus la nuit, employa des moyens secrets pour nous retenir encore, fait que nous sommes contraints de gagner presque au pas le relais de Cognac, où le maître de poste et les spectateurs nous témoignent des sentimens bien différens. Il nous était aisé de juger que notre passage causait beaucoup d'agitation en sens divers. En atteignant Saintes vers les onze heures du matin, nous avons failli tomber victimes d'une insurrection populaire : un des zélés de l'endroit, nous a-t-on dit, avait dressé cette embûche et organisé notre massacre. Nous sommes arrêtés par la populace, garantis par la garde nationale ; mais menés prisonniers dans une auberge. Nous emportions, disait-on, le trésor de l'Etat ; nous étions des scélérats dont la mort seule pouvait faire justice.

Ceux qui se prétendaient la classe distinguée de la ville, les femmes surtout, se montraient les plus ardentes pour notre supplice.

Elles venaient défilier successivement à des croisées voisines pour insulter de plus près à notre malheur. Elles portaient la rage, le croira-t-on, jusqu'à grincer des dents à l'aspect de notre calme, et c'était pourtant là la première société, les femmes *comme il faut* de la ville !... Réal aurait-il donc eu raison, quand il disait si plaisamment dans les cent jours à l'Empereur, qu'en fait de Jacobins il avait bien le droit de s'y connaître, et qu'il protestait que toute la différence qu'il y avait entre les noirs et les blancs, était que les uns avaient porté des sabots, et que les autres allaient en bas de soie.

Le prince Joseph, qui à notre insu, traversait la ville, vint compliquer encore notre aventure ; il fut arrêté, mené à la préfecture ; mais fort respecté.

Notre auberge donnait sur une place qui demeurait couverte d'une multitude fort agitée, et très-hostile ; elle nous accablait de menaces et d'injures. Je me trouvai connu du sous-préfet, ce qui lui servit à garantir qui nous étions ; on visita

notre voiture, et l'on nous tint à une espèce de secret. Vers quatre heures j'obtins de me rendre auprès du prince Joseph.

Dans ma route à la préfecture, et bien que sous la garde d'un sous-officier, plusieurs individus m'abordèrent, les uns me remettant des billets en secret, d'autres me disant quelques mots à l'oreille; tous se réunissaient pour m'assurer que nous devions être bien tranquilles, que les vrais Français veillaient pour nous.

Vers le soir on nous laissa partir; mais alors tout avait bien changé; nous quitâmes notre auberge au milieu des plus vives acclamations; des femmes du peuple, en pleurs, prenaient nos mains et les baisaient; de tous côtés chacun s'offrait à nous suivre pour éviter, nous disaient-ils, un guet-à-pens, que les ennemis de l'Empereur nous avaient dressé à quelque distance de la ville. Ce singulier changement des esprits venait de ce que beaucoup de gens des campagnes, et grand nombre des fédérés étaient entrés dans la ville, et gouvernaient désormais l'opinion.

Mardi 4.

Arrivée à Rochefort.

A peu de distance de Rochefort, nous rencontrâmes de la gendarmerie, qui, sur le bruit de notre mésaventure, avait été expédiée au-devant de nous. Nous arrivâmes à deux heures du matin à Rochefort; l'Empereur y était depuis la veille\*. Le prince Joseph y arriva le soir même: je le conduisis à l'Empereur.

Je profitai du premier instant de loisir pour donner avis au président du conseil d'Etat des motifs qui m'en avaient fait absenter: « Des événemens grands et rapides, lui écrivais-je, m'ont mis dans le cas de m'éloigner de Paris, sans le congé nécessaire.

» La nature et la gravité des circonstances ont amené cette irrégularité: j'étais de service auprès de l'Empereur au

---

\* ITINÉRAIRE DE L'EMPEREUR.

Parti le 29 juin, et couché à Rambouillet.

Le 30, couché à Tours.

Le 1<sup>er</sup> juillet, couché à Niort.

Le 2, il part de Niort, et arrive le 3 à Rochefort.

Séjourne jusqu'au 8.

Se rend à bord du Bellerophon le 15.

» moment de son départ ; je n'ai pu voir  
 » s'éloigner le grand homme qui nous a  
 » gouvernés avec tant de splendeur, qui  
 » se bannit pour faciliter les destinées de  
 » la patrie, auquel il ne reste aujourd'hui  
 » de la toute-puissance que sa gloire et  
 » son nom ; je n'ai pu, dis-je, le voir s'é-  
 » loigner sans céder au besoin de le sui-  
 » vre. Au temps de la prospérité il daigna  
 » verser sur moi quelques faveurs ; au-  
 » jourd'hui je lui dois tous les sentimens  
 » et toutes les actions qui m'appartien-  
 » nent, etc. »

*Mercredi 5 au Vendredi 7.*

Calme de l'Empereur.

A Rochefort, l'Empereur ne portait plus l'habit militaire. Il était logé à la préfecture ; beaucoup de monde demeurait constamment groupé autour de la maison ; de temps à autre des acclamations se faisaient entendre ; l'Empereur se montra deux ou trois fois au balcon de la préfecture. Beaucoup de propositions lui sont faites par des généraux qui viennent en personne ou envoient des émissaires particuliers.

Du reste, pendant tout le séjour à Rochefort, l'Empereur y est constamment

comme aux Tuileries ; nous ne l'approchons pas davantage ; il ne reçoit guère que Bertrand et Savary, et nous en sommes réduits aux bruits et aux conjectures sur ce qui le concerne. Toutefois il paraît que l'Empereur, au milieu de l'agitation des hommes et des choses, demeure calme, impassible, se montre très-indifférent et surtout très-peu pressé.

Un lieutenant de vaisseau de notre marine, commandant un bâtiment de commerce danois, vient s'offrir généreusement pour le sauver.

Il propose de le prendre seul de sa personne, garantit de le cacher si bien qu'il échappera à toute recherche, et offre de faire voile immédiatement pour les Etats-Unis. Il ne demande qu'une légère somme pour indemniser ses propriétaires des torts possibles de son entreprise. Bertrand l'accorde, sous certaines conditions, qu'il rédige en mon nom, et je signe ce marché fictif, en présence et sous les yeux du préfet maritime.

*Samedi 8.*

Embarquement de l'Empereur.

L'Empereur gagne Fourras, vers le

soir, aux acclamations de la ville et de la campagne; il couche à bord de la Saal, qu'il atteint sur les huit heures; j'y arrivai beaucoup plus tard; j'avais conduit M<sup>me</sup> Bertrand dans un canot parti d'un autre endroit.

*Dimanche 9.*

L'Empereur visite les fortifications de l'île d'Aix.

J'accompagne l'Empereur, qui débarque à l'île d'Aix d'assez bon matin; il visite toutes les fortifications et revient déjeuner à bord.

*Lundi 10.*

Première entrevue à bord du Bellerophon.

Dans la nuit du dimanche au lundi, je suis expédié, avec le duc de Rovigo, vers le commandant de la croisière anglaise, pour savoir si on y avait reçu les sauf-conduits qui nous avaient été promis par le Gouvernement provisoire, pour nous rendre aux Etats-Unis. Il fut répondu que non; mais qu'on allait en référer immédiatement à l'amiral commandant. Nous posâmes la supposition que l'Empereur Napoléon sortît sur les frégates avec pavillon parlementaire, il fut répondu qu'elles seraient attaquées.

Nous parlâmes de son passage sur un vaisseau neutre; il fut dit que tout bâtiment neutre serait strictement visité, et peut-être même conduit aux ports anglais; mais il nous fut suggéré de nous rendre en Angleterre, et affirmé qu'on ne pouvait y craindre aucun mauvais traitement. Nous étions de retour à deux heures après-midi.

Le vaisseau anglais le Bellerophon, à bord duquel nous avons été, nous suivit et vint mouiller dans la rade des Basques, pour se trouver plus à portée de nous. Les bâtimens des deux nations demeuraient en vue et très-proches les uns des autres.

En arrivant sur le Bellerophon, le capitaine anglais nous avait adressé la parole en français: je ne me hâtai point de lui dire que je pouvais, tant bien que mal, entendre et parler un peu sa langue. Quelques expressions entre lui et d'autres officiers anglais, devant le duc de Rovigo et moi, eussent pu nuire à la négociation, si je fusse convenu que je les avais comprises. Lors donc que, quelque temps plus tard, on nous demanda si nous entendions l'anglais, je laissai le duc de Rovigo répondre que non. Notre situation politique suffisait d'ailleurs

pour me débarrasser de tout scrupule, et rendait ma petite supercherie fort simple; aussi je n'en parle que parce qu'étant demeuré depuis une quinzaine de jours avec toutes ces personnes, j'ai été contraint de me gêner beaucoup pour ne pas découvrir ce que j'avais caché d'abord, et que plus tard, dans la traversée pour Sainte-Hélène, quelques-uns des officiers anglais ne furent pas sans observer que je faisais des progrès bien rapides dans leur langue. Au fait, je lisais l'anglais; mais j'avais la plus grande difficulté à l'entendre: il y avait plus de treize ans que je ne l'avais pratiqué.

*Mardi 11.*

L'Empereur incertain sur le parti qu'il doit prendre.

Toutes les passes étaient bloquées par des voiles anglaises. L'Empereur semblait encore incertain sur le parti qu'il prendrait; il était question de bâtimens neutres, de chasse-marées montés par de jeunes aspirans; on continuait des propositions du côté de la terre, etc.

*Mercredi 12.*

L'Empereur à l'île d'Aix.

L'Empereur débarque à l'île d'Aix au milieu des cris et de l'exaltation de tous. Il quittait les frégates; elles avaient refusé de sortir, soit faiblesse de caractère de la part du commandant, soit qu'il eût reçu de nouveaux ordres de la part du Gouvernement provisoire. Plusieurs pensaient que l'entreprise pouvait être tentée avec quelques probabilités de succès; cependant il faut convenir que les vents furent constamment défavorables.

*Jeudi 13.*

Appareillage des chasse-marées.

Le prince Joseph est venu dans le jour voir son frère à l'île d'Aix. L'Empereur, vers onze heures du soir, est à l'instant de se jeter dans les chasse-marées; deux appareillent avec plusieurs de ses paquets et de ses gens: M. de Planat était sur l'un d'eux.

*Vendredi 14.*

Seconde entrevue à bord du Bellerophon. — Lettre de Napoléon au Prince Régent.

Je retourne à quatre heures du matin,

avec le général Lallemand, à bord du Bellerophon, pour savoir s'il n'était arrivé aucune réponse. Le capitaine anglais nous dit qu'il l'attendait à chaque minute, et il ajouta que si l'Empereur voulait dès cet instant s'embarquer pour l'Angleterre, il avait autorité de le recevoir pour l'y conduire. Il ajouta encore que, d'après son opinion privée, et plusieurs autres capitaines présents se joignirent à lui, il n'y avait nul doute que Napoléon ne trouvât en Angleterre tous les égards et les traitemens auxquels il pouvait prétendre; que dans ce pays le prince et les ministres n'exerçaient pas l'autorité arbitraire du continent; que le peuple anglais avait une générosité de sentiment et une libéralité d'opinion supérieure à la souveraineté même. Je répondis que j'allais faire part à l'Empereur de l'offre du capitaine anglais, et de toute sa conversation; j'ajoutai que je croyais assez connaître l'Empereur Napoléon, pour penser qu'il ne serait pas éloigné de se rendre de confiance en Angleterre même, dans la vue d'y trouver les facilités de continuer sa route vers les Etats-Unis. Je peignis la France, au midi de la Loire, toute en feu; les

espérances des peuples se tournant toujours vers Napoléon, tant qu'il serait présent; les propositions qui lui étaient faites de tous côtés, à chaque instant; sa détermination absolue de ne servir ni de cause ni de prétexte à la guerre civile; la générosité qu'il avait eue d'abdiquer, pour rendre la paix plus facile; la ferme résolution où il était de se bannir, pour la rendre plus prompte et plus entière.

Le général Lallemand, qui, condamné à mort, était intéressé, pour son propre compte, dans la résolution que l'on pouvait prendre, demanda au capitaine Maitland, avec qui il avait été jadis de connaissance en Egypte, dont il avait même été, je crois, le prisonnier, si quelqu'un tel que lui, compromis dans les troubles civils de son pays, pouvait avoir jamais à craindre d'être livré à la France, venant ainsi volontairement en Angleterre. Le capitaine Maitland affirma que non, et repoussa le doute comme une injure. Avant de nous quitter, nous nous résumâmes; je répétai qu'il serait possible que, vu les circonstances et les intentions arrêtées de l'Empereur, il se rendit, d'après l'offre du capitaine Maitland, pour y prendre ses sauf-conduits pour

l'Amérique. Le capitaine Maitland désira qu'il fût bien compris qu'il ne garantissait pas qu'on les accorderait; et nous nous séparâmes. Au fond du cœur, je ne pensais pas non plus qu'on nous les accordât; mais l'Empereur ne voulait plus que vivre tranquille; il était résolu de demeurer désormais personnellement étranger aux événemens politiques; nous voyions donc, sans beaucoup d'inquiétude, la probabilité qu'on nous empêchât de sortir d'Angleterre; mais là se bornaient toutes nos craintes et nos suppositions; là se fixait aussi sans doute la croyance de Maitland: je lui rends la justice de croire qu'il était sincère et de bonne foi, ainsi que les autres officiers, dans la peinture qu'ils nous avaient faite des sentimens de l'Angleterre.

Nous étions de retour à onze heures; cependant l'orage s'approchait, les momens devenaient précieux, il fallait prendre un parti. L'Empereur nous réunit en une espèce de conseil; on débattit toutes les chances: le bâtiment danois parut impraticable; il n'était plus question des chasse-marées, la croisière anglaise était inforçable; il ne restait plus que de revenir à terre, entreprendre la

guerre civile, ou d'accepter les offres présentées par le capitaine Maitland. On s'arrêta à ce dernier parti: en abordant le Bellerophon, disait-on, on serait déjà sur le sol britannique; les Anglais se trouveraient liés dès cet instant par les droits de l'hospitalité, estimés sacrés chez les peuples les plus barbares; on se trouverait, dès ce moment, sous les droits civils du pays; les Anglais ne seraient pas assez insensibles à leur gloire, pour ne pas saisir cette belle circonstance avec avidité: alors Napoléon écrivit au Prince Régent.

« Altesse royale, en butte aux factions  
 » qui divisent mon pays, et à l'intimité  
 » des plus grandes puissances de l'Eu-  
 » rope, j'ai consommé ma carrière poli-  
 » tique. Je viens, comme Thémistocle,  
 » m'asseoir sur le foyer du peuple bri-  
 » tannique; je me mets sous la protec-  
 » tion de ses lois, que je réclame de Votre  
 » Altesse Royale, comme celle du plus  
 » puissant, du plus constant, du plus  
 » généreux de mes ennemis. »

Je repartis vers les quatre heures avec mon fils et le général Gourgaud, pour retourner à bord du Bellerophon, où je

devais demeurer. Ma mission était d'annoncer la venue de Sa Majesté, le lendemain matin, et de remettre au capitaine Maitland la copie de la lettre de l'Empereur au Prince Régent.

La mission du général Gourgaud était de porter immédiatement la lettre autographe de l'Empereur au Prince Régent d'Angleterre, et de la remettre à sa personne. Le capitaine Maitland lut cette lettre de Napoléon, qu'il admira beaucoup, en laissant prendre copie à deux autres capitaines, sous secret, jusqu'à ce qu'elle devint publique, et s'occupa d'expédier, sans délai, le général Gourgaud sur la corvette *le Slany*.

Il n'y avait encore que peu d'instans que ce dernier bâtiment avait quitté le Bellerophon; je me trouvais seul avec mon fils dans la chambre du capitaine; M. Maitland avait été donner des ordres; lorsqu'il rentra précipitamment, le visage et la voix altérés: « — Comte de » Las Cases, je suis trompé! Quand je » traite avec vous, que je me démunis » d'un bâtiment, on m'annonce que Na- » poléon vient de m'échapper; cela me » mettrait dans une situation affreuse vis-

» à-vis de mon Gouvernement! » Ces paroles me firent tressaillir; j'aurais voulu pour tout au monde la nouvelle vraie. L'Empereur n'avait pris aucun engagement, j'avais été de la meilleure foi du monde, je me fusse volontiers rendu victime d'une circonstance dans laquelle j'étais parfaitement innocent. Je demandai, avec le plus grand calme, au capitaine Maitland, à quelle heure on avait dit que l'Empereur était parti; Maitland avait été si frappé qu'il ne s'était pas donné le temps de le demander; il recourut sur le pont, et vint me dire: « A midi. — S'il en était ainsi, lui dis-je, » le départ du *Slany*, que vous ne faites » que d'expédier, ne vous ferait aucun » tort. Mais rassurez-vous, j'ai quitté » l'Empereur à l'île d'Aix, à quatre heu- » res. — Me l'affirmez-vous? me dit-il. » Je lui en donnai ma parole; et il se retourna vers quelques officiers qu'il avait avec lui, et leur dit en anglais, que la nouvelle devait être fausse, que j'étais trop calme, que j'avais l'air trop de bonne foi, et que d'ailleurs je venais de lui en donner ma parole.

La croisière anglaise avait de nombreuses intelligences sur nos côtes; j'ai



pu vérifier depuis qu'elle était instruite à point nommé de toutes nos démarches\*.

On ne s'occupa plus que du lendemain. Le capitaine Maitland me demanda si je voulais que ses embarcations allasent chercher l'Empereur; je lui répondis que la séparation était trop douloureuse pour les marins français, qu'il fallait leur laisser la satisfaction de garder l'Empereur jusqu'au dernier instant.

*Samedi 15.*

L'Empereur à bord du Bellerophon.

Au jour on aperçut en effet notre brick l'Épervier qui, sous pavillon parlementaire, manœuvrait sur le Bellerophon. Le vent et la marée étant contraires, le capitaine Maitland envoya son canot au-

\* A bord du Northumberland, dans notre traversée pour Sainte-Hélène, l'amiral Cockburn avait mis sa bibliothèque à notre disposition; il arriva à l'un de nous, feuilletant un volume de l'Encyclopédie britannique, d'y trouver une lettre de la Rochelle, adressée au chef de la croisière anglaise; elle contenait, mot pour mot, toute notre affaire du bâtiment danois, le moment de son appareillage projeté, son intention, etc. Nous nous passâmes cette lettre de main en main, et la replaçâmes soigneusement. Elle nous apprit peu de chose, nous savions

devant. Le voyant revenir, c'était un grand sujet d'anxiété pour le capitaine Maitland de découvrir, avec sa lunette, si l'Empereur y était descendu; il me pria à chaque instant d'examiner moi-même, et je ne pouvais lui répondre. Enfin, il n'y eut plus de doute, l'Empereur, entouré de ses officiers, aborda le Bellerophon; je me trouvai à l'échelle du vaisseau pour lui nommer le capitaine Maitland, auquel il dit: « Je viens à votre bord me mettre sous la protection des lois d'Angleterre. » Le capitaine Maitland le conduisit dans sa chambre, et l'en mit en possession. Bientôt après, le capitaine présenta tous ses officiers à l'Empereur, qui vint ensuite sur le pont, et visita, dans la matinée, toute les parties du vaisseau. Je lui racontai la frayeur

combien il existait d'intelligences du dedans au dehors; mais nous trouvions curieux d'en lire une preuve de la sorte. Comment cette lettre se trouvait-elle à bord du Northumberland? C'est que sans doute le capitaine Maitland, en nous déposant à bord de ce vaisseau, avait remis aussi les pièces qui nous concernaient; et il est à croire que c'est cette même lettre qui causa tant d'effroi au capitaine Maitland, sur l'évasion de l'Empereur, lorsque je me trouvais déjà à son bord.

qu'avait eue, la veille, le capitaine Maitland, touchant son évasion supposée; l'Empereur ne jugea pas comme je l'avais fait: « Qu'avait-il donc à craindre? me » dit-il avec force et dignité, ne vous » avait-il pas avec lui! »

Vers les trois heures, nous vîmes arriver au mouillage, le Superbe, de soixante-quatorze, amiral Hotham commandant la station. Cet amiral vint rendre visite à l'Empereur, demeura à dîner, et, sur les questions que lui fit l'Empereur sur son vaisseau, il demanda s'il daignerait y venir le lendemain; l'Empereur s'y invita à déjeuner avec nous tous.

*Dimanche 16.*

L'Empereur à bord de l'amiral Hotham. —  
Appareillage pour l'Angleterre. — L'Empereur commande l'exercice aux soldats anglais.

L'Empereur se rend à bord de l'amiral Hotham; je l'y accompagne. Tous les honneurs, à l'exception du canon, lui sont prodigués. Nous parcourons, jusque dans les plus petits détails, toutes les parties du vaisseau, que nous trouvons d'un ordre et d'une tenue admirables. L'amiral Hotham déploie toute

la grâce et toute la recherche qui caractérisent l'homme d'un rang et d'une éducation distingués. Nous retournons vers une heure à bord du Bellerophon, et nous mettons sous voiles pour l'Angleterre, douze jours après notre départ de Paris. Il faisait presque calme.

Le matin l'Empereur, en sortant pour aller à bord de l'amiral Hotham, s'était arrêté court sur le pont du Bellerophon devant les soldats rangés pour lui faire honneur; il leur commanda plusieurs temps d'exercice, leur fit croiser la baïonnette; et comme ce dernier mouvement ne s'exécutait pas tout-à-fait à la française, il s'avança vivement au milieu des soldats, écartant les baïonnettes de ses deux mains, et alla saisir un des fusils du dernier rang, avec lequel il figura lui-même à notre façon. Alors se fit un mouvement subit et extrême sur le visage des soldats, des officiers, de tous les spectateurs; il peignait l'étonnement de voir l'Empereur se mettre ainsi au milieu des baïonnettes anglaises, dont certaines lui touchaient la poitrine. Cette circonstance frappa vivement; à notre retour du Superbe on nous questionnait indirectement à cet

égard; on nous demandait s'il en agissait souvent ainsi avec ses soldats, et l'on n'hésitait pas à frémir de sa confiance. Aucun d'eux n'était fait à l'idée de souverains qui ordonnassent de la sorte, expliquassent et exécutassent eux-mêmes. Il nous fut aisé de reconnaître alors qu'aucun d'eux n'avait une idée juste sur celui qu'ils voyaient en ce moment, bien que depuis vingt années il eût été l'objet constant de toute leur attention, de tous leurs efforts, de toutes leurs paroles.

*Lundi 17. — Mardi 18.*

Le calme continue, nous avançons lentement; cependant nous perdons la terre de vue.

*Mercredi 19.*

Le vent devient très-fort, sans être favorable; nous filons neuf nœuds au plus près.

*Jeudi 20 au Samedi 22.*

Influence de l'Empereur sur les Anglais du Bellerophon. — Résumé de l'Empereur.

Nous continuons notre route avec des vents peu favorables.

L'Empereur ne fut pas long-temps au milieu de ses plus cruels ennemis, de ceux que l'on avait constamment nourris des bruits les plus absurdes et les plus irritans, sans exercer sur eux toute l'influence de la gloire. Le capitaine, les officiers, l'équipage, eurent bientôt adopté les mœurs de sa suite; ce furent les mêmes égards, le même langage, le même respect. Le capitaine ne l'appelaient que Sire et Votre Majesté; s'il paraissait sur le pont, chacun avait le chapeau bas, et demeurait ainsi tant qu'il était présent, ce qui n'avait pas eu lieu dans les premiers instans; on ne pénétrait dans sa chambre qu'à travers ses officiers; il ne paraissait à sa table que ceux du vaisseau qu'il y avait invités; enfin, Napoléon, à bord du Bellerophon, y était Empereur. Il paraissait souvent sur le pont, et conversait avec quelques-uns de nous ou avec des personnes du vaisseau.

De tous ceux qui l'avaient suivi, j'étais peut-être celui qu'il connaissait le moins: on a vu précédemment que, malgré mes emplois auprès de sa personne, j'avais eu peu de relations directes avec